

JULES GOURDAULT

LA SUISSE

- ZURICH
- BERNE
- LUCERNE
- URI
- NEUCHÂTEAU
- ST GALL
- VAUD
- LIBERTÉ ET PATRIE
- ZOUG
- SOLEURE
- SCHAFFHOUSE
- FRIBOURG
- SCHWYZ
- AARGOVIE
- UNTERWALDEN
- GLARIS
- GENÈVE
- BALE
- TESSIN
- APPENZEL
- GRISONS
- THURGOVIE
- VALAIS

PARIS LIBRAIRIE MACHETTE & Co BOUL. S' GERMAIN N° 79

Ch. Mallet de Monthierlan F. Sny. et Bel.

g. w. a. t. h.

*Machette*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

NOUVELLE PUBLICATION

ÉDITION DE GRAND LUXE

---

L'ARIOSTE

---

# ROLAND FURIEUX

TRADUCTION NOUVELLE

PAR A. J. DU PAYS

ENRICHIE DE 80 GRANDES COMPOSITIONS

TIRÉES A PART

et de 550 vignettes insérées dans le texte

REPRODUITES

PAR LE PROCÉDÉ HÉLIOGRAPHIQUE DE C. GILLOT OU GRAVÉES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE

GUSTAVE DORÉ

UN VOLUME IN-FOLIO DE DANTE, RICHEMENT CARTONNÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Prix : 150 fr.

---

*Il a été tiré 50 exemplaires numérotés sur papier Whatman, 50 sur papier de Chine  
et 25 sur papier du Japon.*

*Prix de chaque exemplaire tiré sur papier Whatman : 250 fr. ; sur papier de Chine : 300 fr. ;  
sur papier du Japon : 350 fr.*

montagnes en devisant de leur victoire. « La vache brune dit au taureau : Un seigneur voulait traire mon lait dans son cuvier. Ça ! J'ai renversé le cuvier, et je lui ai si bien donné de mon sabot sur l'oreille, que maintenant il est bon à mettre sous terre. »

Un immense butin en or, en argent, en drapeaux, devint la proie des Confédérés. L'arsenal de Lucerne contient maint trophée curieux de cette singulière journée de Sempach, entre autres l'étendard jaune de l'Autriche, la cotte de mailles de Léopold, le collier de fer garni de pointes aiguës que le duc destinait à Gundoldingen, et la bannière communale encore tachée du sang de l'avoyer. Les Suisses avaient perdu cent seize hommes, les Autrichiens près de sept cents. Aujourd'hui, sur le champ de bataille de Sempach, s'élève une modeste chapelle avec un porche à trois arceaux ; à l'intérieur, de



LUCERNE : HOTEL NATIONAL.

chaque côté d'un grand crucifix, deux hommes sont représentés à genoux, dans l'attitude de la prière : l'un est Gundoldingen, l'autre le duc Léopold, morts tous deux, le premier au début, le second à la fin de l'action. Sur la porte, une peinture grossière figure le dévouement de Winkelried. Au dehors, quatre croix de pierre enferment, dit-on, l'espace où succombèrent les ennemis de la liberté. Dans le lointain, par delà une prairie décline, on aperçoit le miroir chatoyant du lac.

A trente années de là (1415), le territoire acquis par Lucerne comprenait presque en entier le canton actuel de ce nom ; la renonciation formelle de l'Autriche consacra bientôt cet accroissement heureux de fortune, et, quant aux chanoines de Saint-Léger, bien avant que le siècle s'achevât, ils s'étaient des-saisis, moyennant finances, du restant de leurs droits sur la ville.

On sait qu'au siècle suivant, alors que la cour de Rome essayait de remettre sous sa domination la partie de l'Europe qui s'en était affranchie, Lucerne fut choisie (1574) comme siège d'un collège de

*Leuckert*

jésuites; cinq années après elle fut gratifiée d'une nonciature permanente; cinq autres années après, il s'éleva, sur le Wesemlin, à un quart d'heure environ de la ville, un monastère pour les capucins.

Capucins et Jésuites, dit un historien qui ne porte point le nom de Pfyffer, eurent bientôt « le secret de toutes les consciences et de toutes les affaires »; peu de temps leur suffit pour changer complètement l'aspect de Lucerne: Calvin à Genève n'avait pas fait révolution plus prompte et plus radicale. Aux joies folles et bruyantes succédèrent les jeûnes, les pèlerinages et les processions; ce n'étaient, dans toutes les mains, que rosaires et bourdons, et l'on notait avec soin quiconque « n'entendait pas la messe tous les jours ». Une oligarchie arrogante et étroite s'était d'ailleurs emparée de toutes les fonctions, et les membres de ce patriciat, qui siégeaient, « leurs chiens à leurs côtés », avaient de bonne heure clos leur livre d'or. Laissons ces tristes souvenirs; comme le Valais (au moins en partie), la ville qui, à une époque plus rapprochée de nous, a été le chef-lieu du *Sonderbund*, semble bien reveuue aujourd'hui de toutes ces ardeurs. Le percement du Saint-Gothard la préoccupe infiniment plus: il est vrai qu'à l'heure où j'écris, ce percement est plus qu'une question, c'est un problème, où les algébristes les plus subtils perdent leurs formules.

## II

La vieille ville, à Lucerne, a gardé beaucoup de ses ruelles tortueuses et étranglées du moyen âge. L'étroitesse des voies de communication semble du reste y avoir été, au treizième siècle encore, tellement excessive, qu'entre autres droits qu'avaient les abbés figurait celui de faire porter en travers des rues une barre de fer d'une certaine longueur destinée à régler l'alignement sur lequel nulle construction ne devait empiéter. Sur la place du Marché aux Vins se voit encore une fontaine du quinzième siècle représentant une charge de guerriers vêtus de cuirasses; une statue de saint Maurice en surmonte la tourelle aiguë. L'Hôtel de ville, situé sur la rive droite de la Reuss, a conservé des sculptures sur bois qui datent de l'an 1605. Comme monument de la Renaissance, je citerai surtout le corps central du palais actuel du gouvernement. Le propriétaire primitif en fut ce Lux Ritter, qui, après s'être enrichi au service étranger, devint avoyer de sa ville natale (1556). A peine eut-il été honoré de ces hautes fonctions, qu'il annonça au conseil son intention d'ériger une maison telle que Lucerne n'en possédait point. Ses concitoyens lui ayant donné carte blanche à tous les points de vue, Ritter chargea de la construction un des plus fameux architectes du temps, Jean Lynz, un Hollandais réfugié en Suisse. Lynz, qui, en sa qualité d'hérétique, se méfiait des ferveurs lucernoises, ne consentit à quitter Zürich que sur l'assurance qu'on ne l'inquiéterait point au sujet de ses croyances religieuses. Deux années durant il travailla au palais Ritter. Comme il faisait volontiers l'aumône, puisant les yeux fermés dans sa bourse, il s'acquit bientôt une grande popularité. Mais il advint que le 17 mars 1559, jour où avait eu lieu je ne sais plus quelle procession solennelle, comme l'artiste se trouvait à table avec Ritter et un prédicateur, l'avoyer pressa au dessert le maître de l'œuvre de leur faire confidence de ses opinions religieuses. Lynz s'en défendit, et finalement on en vint, de part et d'autre, à un échange de propos si amers, que l'architecte, séance tenante, réclama son congé et le règlement de ce qui lui était dû. La somme demandée parut trop forte à l'avoyer, qui non-seulement refusa de payer, mais fit arrêter ce même jour l'artiste pour avoir

parlé de l'affaire à l'auberge. Lynz eut à subir quatre interrogatoires sur sa foi : les registres de la prison affirment qu'il se donnait pour le fils de Dieu ou, tout au moins, pour un second Élie, qu'il repoussait les douze articles de foi, et s'en tenait, en fait de prière, au *Pater noster*. Clercs et laïques furent d'accord pour prononcer contre ce rêveur la peine capitale. Le 8 mai suivant, le bourreau s'acquitta de son office : la justice de Dieu et des hommes se trouva satisfaite du coup. Le pis de tout, comme le raconte Rennward Cysat, alors âgé de quatorze ans, et qui, plus tard, devenu chancelier de la commune, se fit le principal introducteur des jésuites à Lucerne, c'est que ce singulier tailleur de pierres, loin de revenir sur ses erreurs, montra jusqu'à la dernière seconde une sérénité et une



UN MARCHÉ A LUCERNE.

constance vraiment scandaleuses. Le peuple en pleurait. Quand vint le moment de recevoir le coup fatal, il s'écria d'une voix ferme : « Jésus, mon Seigneur ! je te remets mon corps et mon âme. » Sa tête alors tomba. Quant à Karl Ritter, il paraît qu'il trépassa trois jours plus tard, date où Lynz l'avait ajourné.

Ritter mort, sa construction revint à la Ville, qui déjà y était pour de très-grosses sommes. En 1561, un maître Pierre, architecte du palais Gonzague, dirige les travaux ; de 1564 à 1573, ils sont suspendus, puis un certain Rot, tailleur de pierres, les reprend à forfait. L'édifice est essentiellement de style italien ; un vaste porche y donne accès dans une cour quadrangulaire, entourée d'arcades reposant sur des colonnes d'ordre toscan ; un escalier voûté en plein cintre s'ouvre à l'un de ses angles. J'allais omettre de dire que, le bâtiment une fois terminé (1577), les jésuites en prirent possession et y installèrent leur nouveau collège. Tout à côté, sur la rive gauche de la rivière, s'éleva, un siècle plus tard, leur église, encore existante.

On sait que la Reuss, rivière limpide, impétueuse et couleur vert d'émeraude, débouche du lac des Quatre-Cantons à l'entrée orientale de la ville. Quatre ponts la traversent. Le plus récent et le plus beau, construit il y a dix années, relie la gare à la rive droite et conduit au quai *Schweizerhof*, tout bordé d'hôtels somptueux et monumentaux. Le deuxième, le pont de la Chapelle (*Kapellbrücke*), ainsi nommé de la chapelle Saint-Pierre qui en forme au nord l'aboutissant, est jeté diagonalement en travers du fleuve, sur une longueur de 324 mètres : celui-là date des premières années du quatorzième siècle. Les ais transversaux de soulèvement du toit qui l'abrite sont ornés de peintures et d'inscriptions en vers d'époques différentes. De ces tableaux, les uns représentent des épisodes des



LUCERNE : PONT DE LA CHAPELLE.

vies de saint Léger et de saint Maurice, patrons de Lucerne; d'autres sont empruntés à l'histoire suisse. Il en est un qui figure une sorte de géant sauvage portant l'écusson lucernois. L'introduction de ce géant dans les armoiries de la cité date, paraît-il, de 1577 : en creusant, cette année-là, à Reiden, sur la route d'Aarburg, on trouva sous un chêne déraciné un squelette de taille colossale : tout d'abord on crut avoir découvert un échantillon de l'ancien géant des cavernes; le célèbre Félix Platter, de Bâle, qui vint à Lucerne sur cette entrefaite, examina ces ossements curieux et fut d'avis, comme tout le monde, qu'ils ne pouvaient provenir que d'un homme-monstre des anciens temps. Ce ne fut que beaucoup plus tard, et grâce aux progrès de l'anatomie comparée, que la science reconnut dans le prétendu géant des cavernes un énorme animal antédiluvien. Une autre de ces peintures représente l'empereur Charlemagne dans son camp : Charlemagne protégea autrefois la ville de Lucerne et passe même pour lui avoir octroyé ses premières lettres de franchises. Une autre



LAC DE LUCERNE.

*W. H. Stiles*



encore solennise la victoire remportée en 1375 sur les Armagnacs d'Enguerrand de Coucy.

Vers le milieu de ce pont de la Chapelle s'élève pittoresquement hors de la Reuss l'ancienne tour dite *Wasserthurm* (tour de l'Eau), qui formait un des anneaux proéminents de la chaîne de fortifications féodales dont la ville basse était entourée : c'est là que se trouvait, selon la tradition, le fanal (*lucerna*) destiné à éclairer les embarcations entrant dans le fleuve. Cette tour contient aujourd'hui les archives locales. Le troisième pont, ou pont de la Reuss, est moderne ; mais le quatrième, le pont des Moulins (*Mühlenbrücke*), situé le plus en aval, entre l'Arsenal et la Caserne, est, comme celui de la Chapelle, décoré de peintures, malheureusement toutes passées, dont le sujet est une *Danse des Morts*.



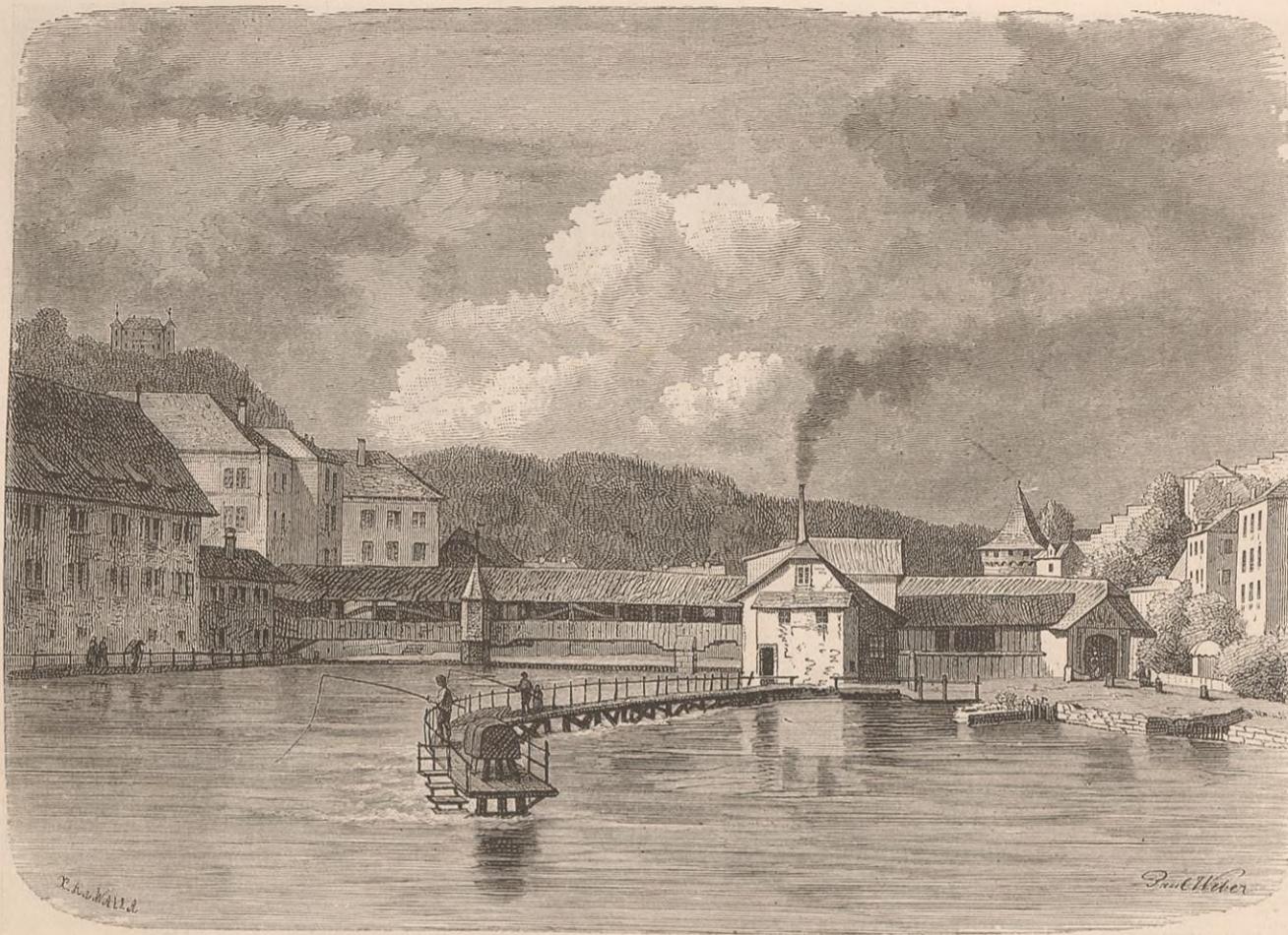
LE LION DE LUCERNE.

Je renvoie, à cet égard, le lecteur curieux aux charmantes pages, bien connues du reste, qu'a écrites Saint-Marc Girardin dans son volume de *Notices sur l'Allemagne*.

C'est sur une hauteur au-dessus du quai Schweizerhof que se trouve une des principales curiosités de Lucerne, je veux parler du *Lion* colossal sculpté en relief dans une grotte de rocher qu'entourent pittoresquement, au bord d'un petit bassin, des bouquets d'arbres et de plantes grimpantes. Ce monument, dont le modèle est dû au fameux sculpteur Thorwaldsen, a été exécuté en 1821 en souvenir des 26 officiers et des 760 soldats de la garde suisse qui périrent à Paris le 10 août 1792, en défendant, — héroïsme digne d'une meilleure cause, — le trône croulant de Louis XVI contre les Marseillais et les Parisiens,

Depuis la réexpulsion de l'ordre qui avait obscurci ses idées et troublé jusqu'à ses notions de patrie, Lucerne a cessé d'être la cité cafarde et morose que l'on a trop longtemps connue, pour redevenir la ville aimable et bonne vivante de *frère Fritschi* et de ses joyusetés. Connaissez-vous *frère Fritschi* et le *Fritschizug*? Si non, il vaut la peine que je vous en parle. Le *Fritschizug* est le nom d'un cortège carnavalesque qui, non moins que la fête veveysanne des *Vignerons*, est célèbre dans la Suisse entière; *Fritschi* est le nom du personnage qui constitue le plus bel ornement de cette mascarade traditionnelle.

La burlesque exhibition se fait le jeudi gras. Ce jour-là s'avance par les rues et les quais de Lucerne un chariot portant ledit *Fritschi* avec sa famille et ses gens, tous habillés aux couleurs lucernoises

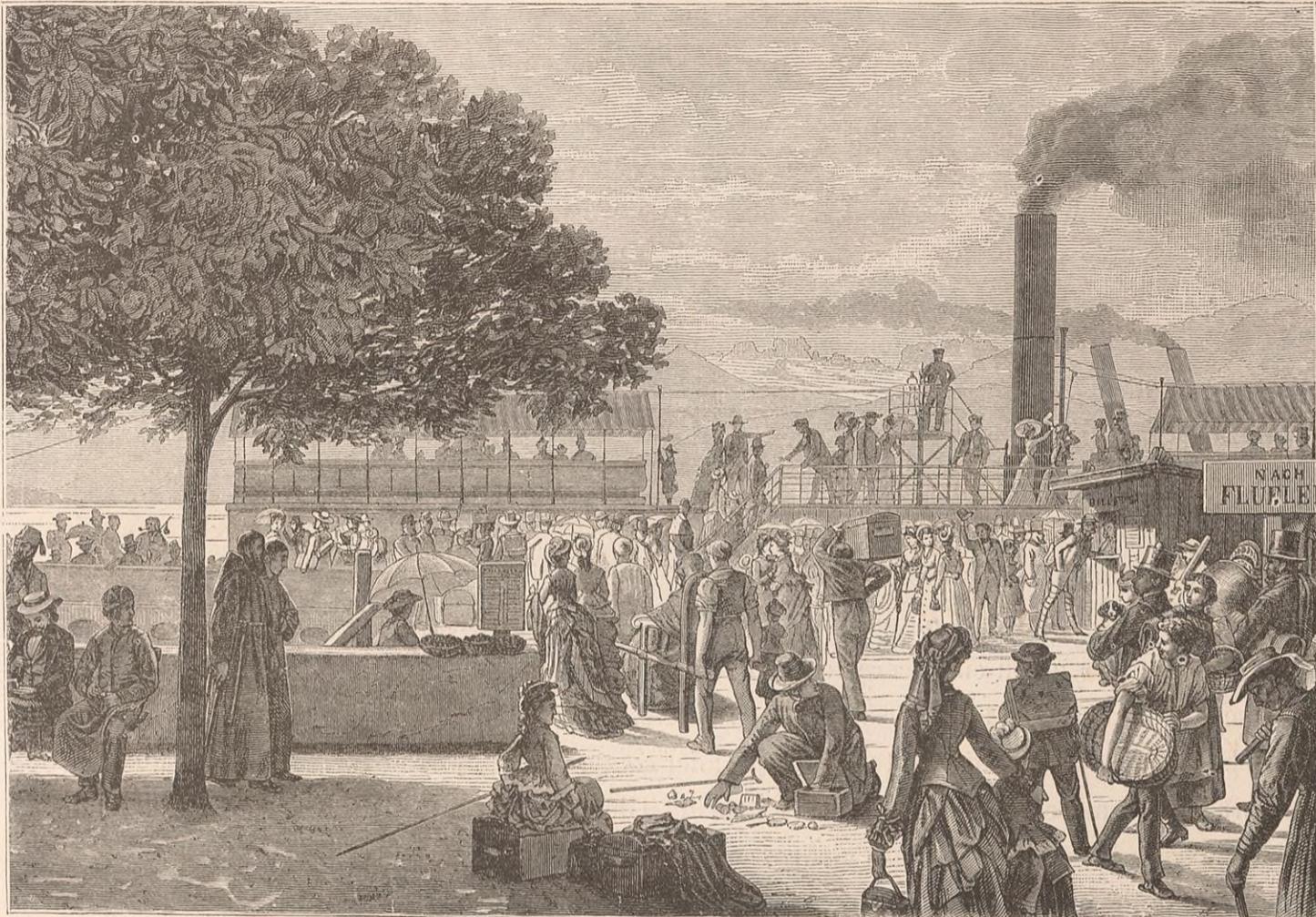


LA REUSS A LUCERNE.

(blanc et bleu). *Fritschi* et sa femme, par-dessus le marché, ont le visage recouvert d'un loup formidable. De temps à autre, le roi de la fête danse, l'épée au poing, un gracieux menuet, tandis que la nourrice chante en berçant l'enfant de la maison, à savoir une énorme poupée. A la suite défile une nombreuse troupe de masques exécutant diverses scènes dont le sujet, toujours ingénieux, varie d'année en année. En 1863, par exemple (1), le thème était la retraite des *Peaux-Rouges* d'Amérique devant la race colonisatrice des *Visages pâles*. Tous les magasins de pelleterie de Lucerne et des environs avaient été dévalisés pour costumer les susdits Indiens. Chacun contribua de son mieux, et sans boudier, au plaisir de tous. On cite spécialement le cas d'un vieux et riche bourgeois, qui, retiré alors à la campagne, et, comme presque tous les vieillards riches, en proie à la goutte et à l'embonpoint, ne voulut cependant pas manquer à une fête où, depuis des années, il figurait patriotiquement à

(1) Bibliothèque de Genève : *Promenade d'un jurisconsulte dans la Suisse allemande.*

pied ou à cheval. A force de chercher dans sa cervelle, il trouva l'expédient que voici. Il fit mettre sur un chariot un siège en forme de large coquille, et s'établit là comme sur un trône, déguisé en vieux Indien, et frappant devant lui sur un tambour, pendant qu'à ses pieds deux petits sauvages soufflaient à perte d'haleine dans des instruments aussi primitifs que transatlantiques. Après lui venait le bataillon bruyant des *Yankees*, des trappeurs et des autres pionniers des forêts. Sur un char, on voyait, dans une hutte, une femme occupée à faire cuire des gâteaux de maïs, qu'elle jetait aussitôt en pâture à la troupe avide et braillarde des petits enfants de l'escorte. Mais la pièce de résistance du cortège était une gigantesque statue de l'idole *Kiriki*, traînée par quatre taureaux



LUCERNE : DÉPART DU PAQUEBOT-SALON.

superbes. Sa bouche eût pu demander l'aumône d'un peu de chair humaine au premier étage des maisons. Après avoir parcouru les rues, la cavalcade s'arrêta devant l'Hôtel de ville, où les Peaux-Rouges exécutèrent des danses, des combats singuliers, et décochèrent leurs flèches inoffensives aux femmes des *Blancs* : « les rires furent inextinguibles, raconte un témoin oculaire, quand un bon petit paysan se trouva pris par le *lasso* d'un trappeur. »

Voici maintenant quelle origine on assigne à cette fête. Vers la fin du quinzième siècle, vivait aux portes de la ville un homme, du nom de *Fridli*, qui, dans sa jeunesse, avait pris part aux guerres de Bourgogne. On ne le voyait que rarement à Lucerne ; en revanche, le jeudi du carnaval, il ne manquait jamais d'y venir. Il trônait, tout ce jour-là, dans la maison de son abbaye, qui était celle du « Safran », et reprenait ses anciennes allures et son humeur joyeuse de soudard. Aussi frère *Fridli*,

comme on l'appelait, — *frère* signifie ici compagnon, — était-il le boute-en-train acclamé de toute réjouissance. Un jour, hélas! — quand peut-être on y pensait le moins, — notre bon drille dut s'en aller où étaient allés Numa et Ancus. Au moins avait-il eu soin de ne pas se laisser mourir intestat. Il avait légué à sa confrérie une grande coupe de buis garnie d'argent, qu'il avait vidée cent fois et mille fois, en bonne et en mauvaise société, sous la condition que, le jeudi gras, un membre de l'abbaye du Safran parcourrait la ville, son propre masque, à lui *Fridli*, sur la figure, en compagnie de joyeux ménétriers, et qu'un autre le suivrait avec ladite coupe, et la tendrait au premier venu, grand seigneur ou porte-guenilles, qui se sentirait la langue altérée. Tel était le moyen que le pauvre homme avait imaginé pour continuer à faire le carnaval même après sa mort. La corporation accepta la coupe, laquelle fut appelée la Tête de *Fridli*, et demeura fidèle, chaque année, à l'obligation que le legs imposait. Il en résulta que le *Jeudi-Gras* lucernois acquit par tout le pays un renom d'éclat exceptionnel. Les jalousies, comme bien on pense, finirent même par entrer en jeu. Un jour, les gens d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden enlevèrent sournoisement *Fridli* (ou *Fritschi*, comme l'usage prévalut de l'appeler), c'est-à-dire le glorieux hanap qui personnifiait le buveur défunt. Ceux de Lucerne furent obligés d'aller le reprendre : il s'ensuivit une rencontre où il plut, non point du sang, mais du vin, et un banquet pantagruélique dont le souvenir est resté fameux. Une autre fois ce furent les Bâlois qui ravirent *Fridli* et le retinrent captif. Ils eurent néanmoins l'obligeance d'en donner avis aux Lucernois, en les invitant à venir, au prochain carnaval, s'ils se sentaient un peu de cœur au ventre, délivrer leur concitoyen. Comme, en vertu des franchises de Lucerne, aucun bourgeois ne pouvait être cité devant un tribunal étranger, et que cet article était manifestement violé par les Bâlois, il s'éleva un conflit international; les Lucernois se déclarèrent décidés à tout pour maintenir leurs droits, et annoncèrent que, tel jour, ils marcheraient en force sur Bâle.

Celle-ci, avertie, prit ses mesures et se prépara, nous dit l'histoire, à la plus effroyable effusion de « sang suisse (1) » qu'on eût encore vue. Effectivement, comme les Lucernois arrivaient aux bords de la Birse, ils trouvèrent le bourgmestre, les conseillers, les corporations de la ville adverse leur barrant courtoisement le passage. Il fallut faire un premier compromis, le verre à la main; après quoi, le double cortège se remit en marche de conserve. Quand il défila devant l'Hôtel de ville, où *Fridli* était prisonnier, ce dernier salua ses amis et compatriotes de joyeux signes de tête. On s'arrêta sur la place du Marché, et là l'otage lucernois, enfin élargi, apparut escorté de toutes les autorités. La plume se refuse à décrire les épiques *mangeries* et *buveries* qui raccordèrent une fois de plus, sans solution appréciable de continuité, les heures du jour à celles de la nuit. Maintenant encore, sur les bords du lac des Quatre-Cantons, le nom de *Fridli* est synonyme de Carnaval, et à Altorf comme à Lucerne on appelle *Frère Fritschi* l'ordonnateur des réjouissances du Mardi-Gras.

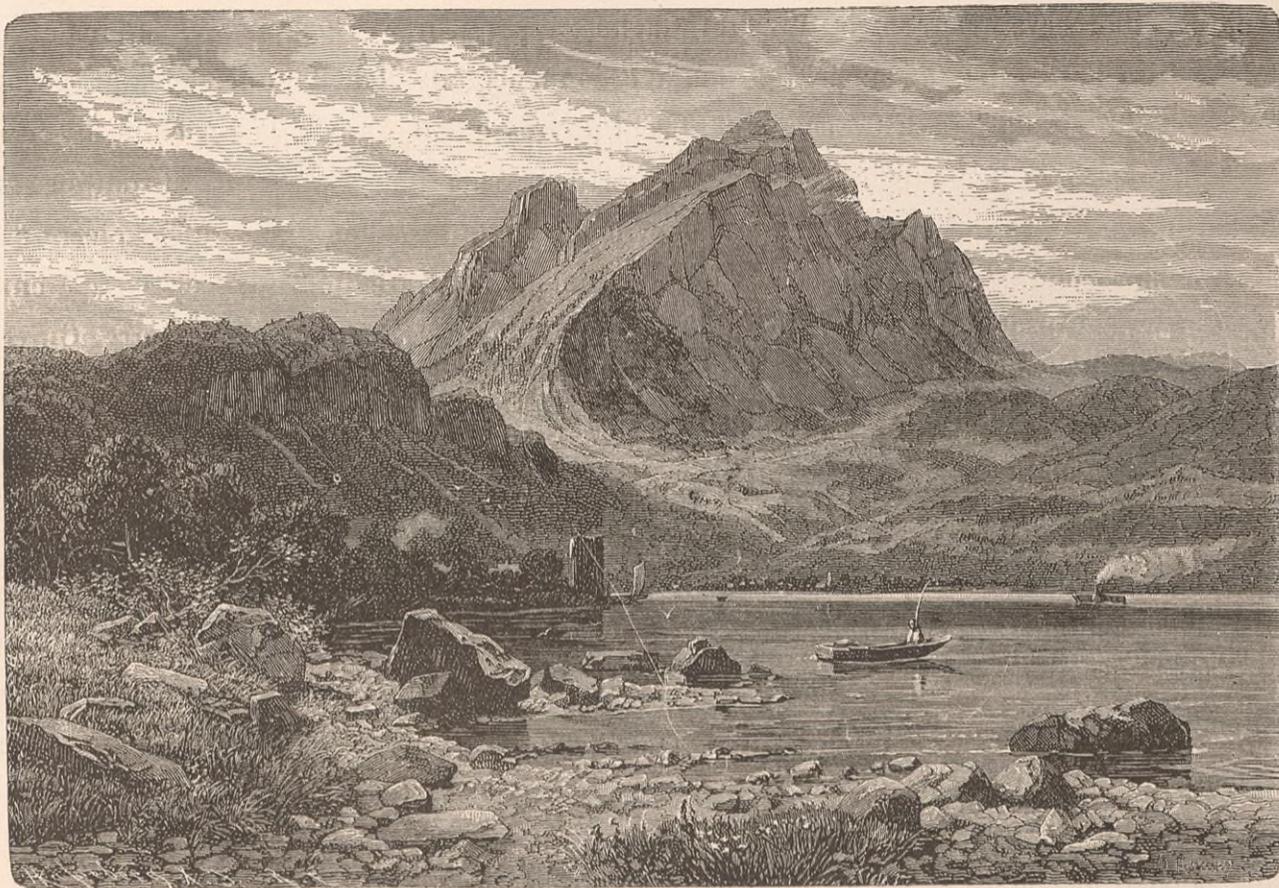
### III

J'ai dit que le Pilate et le Rigi, les deux monts gardiens de Lucerne, semblent posés vis-à-vis l'un de l'autre comme avec la main. Du Rigi, il n'est point temps de parler encore; mais, pour le Pilate, nous sommes au point de la scène qu'il occupe.

(1) Le lecteur se souvient que, depuis la bataille de Saint-Jacques, le vin des coteaux bâlois porte le nom de *Sang suisse* (Schweizerblut).

Vu de Lucerne, le Pilate paraît une sommité isolée, que relie à peine aux hauteurs voisines quelques arêtes insignifiantes; la vérité est que c'est un massif d'une dizaine de lieues d'étendue, formant la ramification terminale de la longue chaîne qui, partie du Rothhorn de Brienz, court entre les vallées de l'Unterwalden et de l'Entlibuch. Au moment de se laisser tomber, cette chaîne, dont l'altitude extrême atteint rarement 2,000 mètres, se relève d'un effort vigoureux et projette soudainement dans les airs un certain nombre de sommets hardis, âpres, déchirés, d'un galbe grandiose et original.

Le Pilate, dont le pied est à une demi-lieue environ de Lucerne, a porté d'abord le nom de *Frakmont* (Mont rompu), à cause sans doute des bouleversements qu'il a essayés à diverses époques et dont témoignent encore aujourd'hui les brisures et les gouffres de ses sommets. Son nom actuel (*Mons*



LE PILATE.

*Pileatus*, mont Coiffé) ne date que du siècle dernier, et lui vient de l'enveloppe d'épais nuages qui s'amoncellent souvent autour de ses pics : d'où le dicton bien connu, qui fait de sa cime un vrai baromètre :

« Si Pilate a son chapeau, le temps sera beau ; — s'il a un collier, on peut se risquer ; — s'il a une épée, il vient une ondée. »

Son arête principale, formée par un mur tortueux de rochers arides et luisants, se dirige d'ensemble de l'ouest à l'est ; le point culminant, le *Tomlishorn* (2,133 mètres), en occupe le centre ; plus loin, après une ligne de dégradation régulière et lente, se détache brusquement vers le sud un autre bastion un peu moins élevé que le précédent, mais à qui sa forme et son isolement donnent peut-être un plus grand aspect : c'est l'*Esel*, en français l'Ane (2,123 mètres). Du côté du nord, le Pilate domine souverainement la plaine lucernoise tant par ses créneaux formidables que par ses larges et puissantes assises, qu'appuient à peine quelques contreforts. Du côté du sud, c'est-à-dire vers la vallée de Sarnen, il

se flanque d'une muraille secondaire, également glabre et dénudée, dont le relief, moins soutenu, mais très-riche aussi en sculptures, achève heureusement la sauvagerie et le mouvement bizarre de l'ensemble.

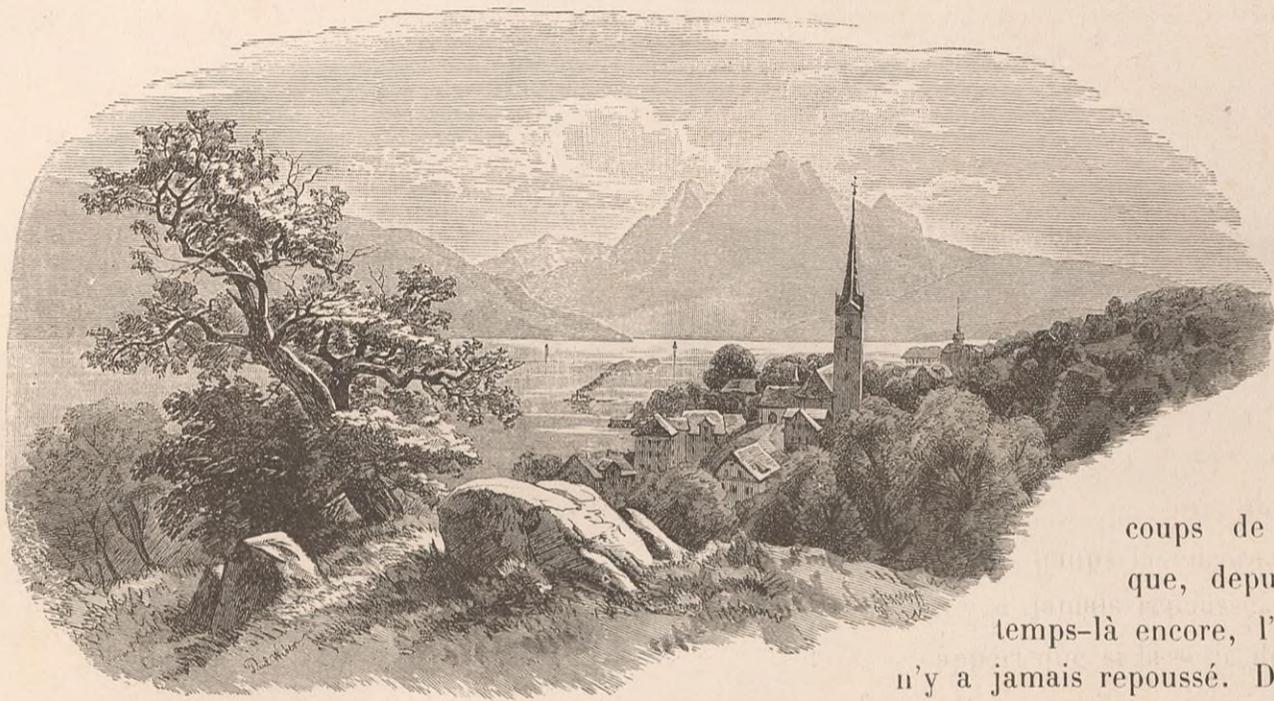
Longtemps des fables singulières furent débitées sur cette montagne, regardée comme le tombeau de ce Ponce-Pilate qui fut gouverneur de la Judée et fit mettre à mort Jésus-Christ. Aussi autrefois les étrangers n'en pouvaient-ils tenter l'escalade sans une permission par écrit du magistrat de Lucerne, et sans avoir préalablement promis, dit Conrad Gessner, de ne point profaner le lac qui s'y trouve, soit en y jetant quelque chose, soit en provoquant le mauvais génie qui l'habitait. Mêmement, les pâtres qui y montaient au temps de l'estivage prêtaient serment de n'y conduire aucun étranger et de n'en indiquer le chemin à personne. Il y a plus : à chaque printemps un huissier allait intimer ce serment aux montagnards, et « recevait pour salaire un florin d'Empire par jour ». Quelques téméraires essayaient pourtant de faire l'ascension au mépris de toute ordonnance; ils étaient punis de la prison. On a même un acte public de l'an 1307 concernant sept prêtres qu'on avait de la sorte arrêtés en route.

La tradition assurait que Pilate, condamné à mort pour ses crimes et s'étant soustrait au supplice en se tuant lui-même, avait été jeté dans le Tibre, tout comme un chien, une grosse pierre au cou. Mais les Romains connurent bientôt qu'ils avaient commis une grave imprudence : l'enfer entier se déchaîna, et ce ne fut plus, dans la ville et aux environs, que grêle, tempête et tonnerre. On comprit ce que ce langage signifiait : le cadavre fut repêché, et porté tout droit à Vienne en Dauphiné. Pourquoi à Vienne, plutôt qu'à Lutèce, à Corinthe, à Agrigente, ou dans la Scythie ? C'est ce que je ne saurais vous dire. A Vienne, on le précipita dans le Rhône, qui ne l'accueillit pas mieux que le Tibre; ce fut encore, par tout le pays, un tapage du diable. Les Dauphinois, fort incommodés d'un pareil dépôt, retirèrent Pilate du fond de leur fleuve, et l'expédièrent, — je vous le donne en mille, — à Lausanne. Là il ne se comporta pas mieux qu'il n'avait fait dans les Gaules et en Italie, si bien que l'on peut dire, qu'à part le *Bossu des Mille et une Nuits*, jamais cadavre d'humain ne donna aux gens autant de souci. Les Lausannois, qui ne pouvaient plus fermer l'œil, résolurent à leur tour de se débarrasser de cet hôte de rencontre, et, après mûre délibération, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'aller derechef noyer Pilate dans un petit lac alpestre, à quarante bonnes lieues de leur ville. C'était justement le lac du *Frakmont*. Le vaurien cette fois y resta, mais ce fut au grand dommage du pays. Les montagnards lucernois ne s'y trompèrent pas, et surent bien désigner l'auteur responsable de toutes les tempêtes et inondations qui ravagèrent dès lors la contrée. Les savants de l'époque eux-mêmes écrivirent force pages et force volumes sur le Pilate et ses sorcelleries (1). Et, de fait, on voyait partout l'infâme déicide : tantôt embourbé dans son marais, tantôt perché sur un roc, tantôt se querellant avec le « vilain Hérode », lorsque celui-ci lui rendait visite, d'autres fois galopant à toutes jambes par la montagne, épouvantant les bergers, faisant égarer les troupeaux, soutenant enfin du mieux qu'il pouvait son renom séculaire de trouble-sommeil.

Une pareille vie, en se prolongeant, eût fini par affoler les nourrissons mêmes au sein de leur mère; mais que faire? On s'avisa d'un frère de la Rose-Croix, qui, après avoir achevé ses études à l'université de Salamanque, s'était mis à courir le monde et passait justement par la

(1) On compte jusqu'au seizième siècle une quarantaine d'écrivains qui se sont occupés de la légende du Pilate : voyez entre autres l'*Historia naturalis Helvetiæ curiosa* de Wagner, et un traité complet d'exorcismes dans le *Malleus Maleficarum* (Manteau des sorcières) publié à Francfort en 1582. Un certain Râbmann, un Suisse, a composé, vers la même époque, un *lied* sur ladite légende.

Suisse. Cette confrérie avait, on le sait, la prétention de se faire obéir des démons et méchants esprits. Notre illuminé ne vivait guère que de pain et d'eau claire; on lui promit des monceaux d'or, s'il débarrassait la terre lucernoise de son revenant, et on le « lâcha » sur la montagne, à la poursuite de Pilate. Le rose-croix commença par monter sur une roche, qu'il ébranla si bien par la seule vertu de ses incantations que depuis lors elle n'a jamais pu se remettre d'aplomb. De là, il se mit à exorciser le fantôme, lequel aimait à fréquenter ce coin de la montagne de préférence à n'importe quel autre, tant pour la belle vue dont on y jouissait que parce que c'était un poste commode d'où il pouvait choisir à sa guise le point de l'horizon sur lequel il voulait envoyer grêlons et tempêtes. Pilate, on le pense, se montra tout d'abord rétif aux exorcismes du rose-croix. Alors celui-ci le serra de plus près, et, s'établissant sur le Widderfeld, y donna de si furibonds



LE PILATE, VU DE VEGGIS.

coups de pied  
que, depuis ce  
temps-là encore, l'herbe  
n'y a jamais repoussé. D'où il  
appert que si la série des conjura-  
tions avait continué, l'entre-

mise pieuse de l'excellent frère eût fini par causer en un seul jour dans la montagne plus de dégâts qu'il n'en était résulté en mille ans de la diabolique présence de Pilate. Fort heureusement ledit Pilate se lassa de la lutte et capitula. Ce ne fut toutefois qu'à des conditions qui n'étaient pas tout à fait indignes d'un vieux Romain. Il fut convenu qu'il rentrerait dans son lac et s'y tiendrait coi, mais qu'une fois par an, le Vendredi Saint, il lui serait loisible d'en sortir et de se promener tout alentour vêtu de sa toge de magistrat; quiconque alors l'apercevrait mourrait avant la fin de l'année. Il fut arrêté en outre qu'il s'abstiendrait absolument de tourmenter le monde, à moins qu'on ne vînt l'évoquer ou l'insulter au fond de son marais. Cet accord dûment parafé, l'exorciste gratifia Pilate d'une jument noire qui laissa en partant l'empreinte de ses pieds de derrière sur un rocher, où chacun peut la voir, et ce fut monté sur cette fière cavale que l'ex-gouverneur se replongea, non sans un effroyable rejaillissement de l'onde paludéenne, dans les profondeurs de son noir sépulcre. De ce moment, fidèle aux termes de son traité, il cessa de troubler la paix de la montagne; ce n'était que lorsqu'on le taquinait, en jetant quelque chose dans son lac ou en lui disant quelque grosse injure, qu'il faisait éclater sa colère, soit par une bonne inondation, soit par une tempête

survenant tout à coup au milieu du ciel le plus pur ; rarement, affirment les historiens, sa fâcherie allait jusqu'à se traduire en tremblement de terre.

On conçoit néanmoins combien devait être détestable la réputation d'un marais hanté par un tel compère ; aussi Paracelse, « qui avait, dit le doyen Bridel, trop d'esprit pour croire aux superstitions de son siècle et trop de charlatanisme pour n'en pas profiter, au lieu de dévouer aux enfers ce qui lui déplaisait, le dévouait au lac de Pilate. »

Quand, au seizième siècle, un rayon de lumière eut filtré dans les ténèbres qu'avaient épaissies



LE PILATE, LA CIME DE L'ESEL.

les âges précédents, ces fables perdirent un peu de leur crédit ; tout au moins ne fut-il plus besoin d'une permission des autorités pour faire l'ascension du Pilate. Le populaire, toutefois, ne voulait point démordre de ses préjugés. Il fallut que les gens plus instruits ou moins verrouillés d'intellect se chargeassent de mettre en déroute ces grossières croyances. Un jour donc, Jean Müller, curé de Lucerne, d'accord avec les magistrats, monta au fameux marais, suivi d'une foule nombreuse de curieux. Là, en présence des pâtres rassemblés, il lança dans l'eau différents objets, des morceaux de bois, des cailloux, des ordures même, en criant au prétendu spectre : « Pilate ! Pilate ! jette ton limon ! » C'était, paraît-il, l'espèce d'injure qui excitait le plus sa rage furibonde. Cette première provocation n'ayant rien produit, le prêtre ordonna à un des hommes d'entrer dans le lac, — qui n'était qu'une simple flaque d'eau sans profondeur, — et de le traverser en tous sens. A la grande surprise des montagnards, qui avaient assisté, transis d'épouvante, à cet excès de profanation, le

ciel demeura serein, les vents se turent ; pas la moindre apparence d'orage ni d'inondation. Il ne restait plus, pour porter à la fable le dernier coup, qu'à faire voir aux gens le fond de la coupe, c'est-à-dire qu'à mettre le marais à sec : c'est ce qui fut entrepris bientôt après au moyen d'une saignée d'écoulement.

Il y a présentement deux manières principales de monter au Pilate : par Hergiswyl ou par Alpnach. Le chemin de mulets qui part d'Hergiswyl attaque la montagne par le côté nord. On va d'abord par des prairies, des vergers et des bois, à un petit chalet-reposoir appelé *Brünneli* ; de là on atteint, en moins d'une demi-heure, l'alpe *Gschwænd* ; puis, de terrasse en terrasse, de corniche en corniche, on gagne une petite combe semée d'éboulis dont le sentier gravit les pentes en zigzag. Une fois à l'hôtel du Klimsenhorn, situé à 1,900 mètres d'altitude, on peut se diriger, au choix, vers le *Tomlishorn* ou vers l'*Esel*. L'ascension qui se fait le plus ordinairement est celle de l'*Esel*, par le *Kriesloch*, tunnel en forme de cheminée, qu'on gravit au moyen de marches de bois, et au débouché duquel on n'est plus qu'à quelques minutes de la cime. Quelques zigzags encore, au niveau de l'hôtel Bellevue, où se raccorde la route de l'autre versant, et un bout de chemin taillé dans le roc, véritable escalier tournant, vous conduit au haut du dernier piton.

L'autre chemin, partant d'Alpnach, dans l'Unterwalden, circuite sur le flanc méridional du Pilate. Après avoir suivi en vallée le *Schlierenbach*, il monte, très-rapidement d'abord, et ensuite par des pentes plus douces, jusqu'à de grands bois dans la solitude desquels il s'enfonce. Qui n'a pas encore fait le trajet ne croirait jamais aller au Pilate. Et, de fait, on commence par avoir, à ce point de la course, la montagne à dos. Ce n'est qu'à force de lacets et de rebroussements, tantôt à travers des pâtis, tantôt sous le couvert ombreux des forêts, qu'on aborde l'abrupt défilé où coule le torrent. De cette gorge, on accède à un vallon solitaire, perdu entre le *Widderfeld* et le *Tomlishorn*, et qui, avec le pâtis situé plus au nord, a gardé le nom significatif de *Frakmont*. M. Rambert a fort bien dépeint le reste de la route : « On s'élève lentement, d'étage en étage, au milieu de scènes alpestres ; des sapins encore, des chalets, des troupeaux ; puis le paysage devient plus sévère ; les arbres disparaissent, et les éboulis refoulent le gazon. Enfin l'on atteint les plus hautes terrasses de cette vaste oasis. Alors le sentier n'hésite plus : il attaque brusquement le flanc de la montagne, et en cinq ou six grands lacets, tracés la règle à la main, il gagne l'hôtel supérieur du Pilate, au pied même de la tour de l'*Esel*. » Un vrai chemin de flâneur, un peu plus long que l'autre, mais offrant presque partout des pentes ménagées et de l'ombre à souhait ; deux coups de collier seulement à donner, en partant et en arrivant.

Malgré l'aspect désolé qu'il offre dans son ensemble, le Pilate n'en loge pas moins en ses replis une trentaine d'alpes excellentes qui subviennent l'été à la nourriture de plus de quatre mille têtes de bétail. Ses forêts, dont il reste encore des fragments superbes, étaient peut-être sans rivales en Suisse, avant qu'on les eût mises en coupe réglée. En fait de trésors minéralogiques, ses larges flancs offrent au marteau de l'amateur tout le butin qu'il peut désirer ; le botaniste, lui aussi, y peut emplir sa boîte à son gré ; pour les fleurs alpines proprement dites, à part le rosage, elles n'y abondent pas. Le gibier, jadis, y pullulait, à ce qu'on raconte ; ce qu'il en reste se cache aujourd'hui dans les *creuses* les plus inaccessibles, ou a émigré vers les monts de l'Entlibuch (1). Les gnomes qui veillaient sur cette

(1) Une des cimes du Pilate a gardé le nom de Pâtis des Chamois, (*Gemsmattli*).

faune sauvage ont également évacué le district, mais non sans y avoir laissé de terribles souvenirs. On rapporte qu'un jour, comme le landamman Henri Immlin chassait le chamois au *Frakmont*, un de ces lutins lui apparut et lui enjoignit de rebrousser chemin. Le landamman n'ayant tenu aucun compte du commandement, l'esprit de la montagne le précipita dans un gouffre rocheux, où les siens le retrouvèrent ensuite à demi mort. Même aventure advint à un autre Lucernois, Jean Bucher, un ardent pourchasseur de bêtes. Il était en train de pêcher des truites dans le torrent du Pilate, quand un membre de la redoutable « société protectrice » le prit à la gorge en lui criant : « Tu es encore un de ceux qui font tant de misères à mon petit peuple ! Gare à toi ! » Le Lucernois put s'échapper ; mais il garda longtemps la marque des griffes du lutin, et, de sa vie, n'osa plus faire la chasse à une mouche.



LE TITLIS, VU DU PILATE.

Le panorama dont on jouit de la tour de l'*Esel*, un peu moins vaste, circulairement, que celui qu'on découvre du Rigi-Kulm, offre l'avantage de se dérouler tout entier d'un *signal* unique, sans que l'observateur ait à changer de place. L'objectif est triple, comme au Rigi : la plaine, le lac, les monts.

Une première traînée d'alpes s'amorce au Randen de Schaffhouse et à la Forêt-Noire, puis, passant par l'Uetliberg zurichois, le Rigi, le Rothhorn de Brienz, s'achève au Faulhorn de Grindelwald. Plus loin, du Säntis aux Diablerets, se développe, sur une ligne de quarante lieues, un hémicycle de sommets neigeux ; en deçà se montrent les groupes du centre, le Tillis, les névés du Trift et tout l'étagement des Alpes de l'Oberland, depuis les cimes étincelantes du Wetterhorn jusqu'au sombre Schreckhorn, série imposante de masses que domine la tour menaçante du Finsteraarhorn.

Non moins radieuse est la vue du lac des Quatre-Cantons, avec les capricieux méandres de ses bassins ; il n'y manque que le golfe d'Uri, enfoui derrière les fortifications puissantes de ses rives et que, des terrasses du Rigi-Kulm, on n'aperçoit pas d'ailleurs davantage. A cela près, toute la « feuille de trèfle » s'étale à vos pieds. Voici là-bas la baie de Küssnacht, aux contours simples et harmonieux ; plus à l'ouest, séparée de celle-ci par la pointe d'Altstadt, le fiord de Lucerne s'enfonce en coin dans la plaine ; plus près de vous encore se découpent et le bassin d'Hergiswyl et cette baie quasi close d'Alpnach qui pénètre dans les charmantes vallées de l'Unterwalden. Tous ces golfes convergent l'un vers l'autre pour se réunir en une seule nappe, tranquille et profonde, qu'on appelle parfois le lac de Weggis, et qui se prolonge vers l'est, entre les croupes occidentales du Rigi et la muraille verte du Bürgenstock. Enfin, plus à l'est encore, par-dessus l'épaule de ce même Bürgenstock, s'ouvre un bassin complémentaire, celui de Gersau et de Beggenried, qu'enserrent également de hardis sommets, les Mythen de Schwytz, le Frohnalpstock, les deux Bauen et le Buochserhorn.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

PUBLICATION EXCEPTIONNELLE

---

LES

# SAINTS ÉVANGILES

TRADUCTION TIRÉE

DES ŒUVRES DE BOSSUET

PAR M. H. WALLON

DE L'INSTITUT

ENRICHIE DE 128 GRANDES COMPOSITIONS GRAVÉES A L'EAU-FORTE

d'après les dessins originaux

DE BIDA

PAR M<sup>me</sup> HENRIETTE BROWNE ET MM. BIDA, BODMER, BRACQUEMOND, CHAPLIN  
DEBLOIS, LÉOPOLD FLAMENG, L. GAUCHEREL, E. GILBERT, E. GIRARDET, HAUSSOULLIER, EDMOND HÉDOUIN, MASSARD  
MOULLERON, CÉLESTIN NANTEUIL ET VEYRASSAT

ET DE 290 TITRES ORNÉS, TÊTES DE CHAPITRE, CULS-DE-LAMPE, LETTRINES

gravés sur acier par L. GAUCHEREL, d'après les dessins de

CH. ROSSIGNEUX

ET IMPRIMÉS EN TAILLE-DOUCE DANS LE TEXTE

---

Les caractères typographiques ont été gravés spécialement pour ce livre par M. VIEL-CAZAL, d'après les dessins de M. CH. ROSSIGNEUX. L'impression en taille-douce a été exécutée, avec le concours de MM. ED. HÉDOUIN et VIEL-CAZAL, par M. SALMON, et l'impression typographique par M. CLAYE, sous la direction de M. VIEL-CAZAL. Le papier vélin a été fabriqué par les Papeteries du MARAIS et de SAINTE-MARIE ; le papier de Hollande par MM. C. et S. HONIG BREET de Zaandyle, et l'encre par M. LORILLEUX fils aîné.

---

DEUX MAGNIFIQUES VOLUMES GRAND IN-FOLIO

AVEC ENCADREMENTS ET TITRES IMPRIMÉS EN ROUGE

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : 500 FR.

150 exemplaires numérotés ont été tirés sur papier de Hollande et livrés aux premiers souscripteurs moyennant 1000 francs. Il ne reste plus que 10 exemplaires de ce tirage, et le prix de chaque exemplaire est porté à 2000 francs.

La demi-reliure janséniste, plats en papier et coins en maroquin, se paye en sus 300 francs. La reliure pleine en maroquin du Levant poli, ornements dorés aux petits fers, se paye en sus, suivant la richesse de l'ornementation, de 600 à 2500 francs.

# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*